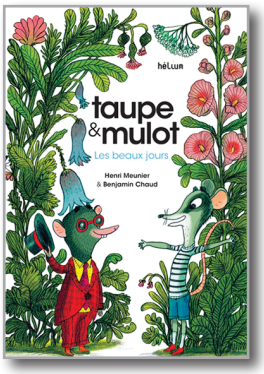
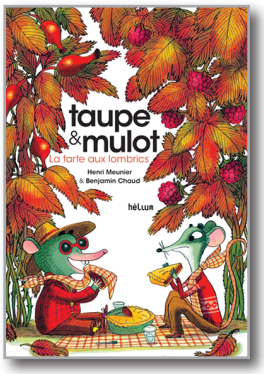
Taupe et Mulot au fil des saisons

RENCONTRE AVEC HENRI MEUNIER ET BENJAMIN CHAUD
PAR AGNÈS BERGONZI ET CHRISTOPHE PATRIS

La grande amitié qui lie les personnages de *Taupe et Mulot* est indissociable de la complicité unissant leurs auteurs, Henri Meunier et Benjamin Chaud. Entre premières lectures et albums, la série, dont le cinquième tome vient de paraître chez Hélium, essaime avec grâce et affection les valeurs du vivre-ensemble, dans un décor délicieusement champêtre et hors du temps. Rencontre avec un duo de contemplatifs.

↓
© Benjamin Chaud.





↑
Les quatre premiers tomes de la série parus chez Hélium, de 2019 à 2021.

Taupe et Mulot est votre première collaboration, comment s'est créée la série ?

Henri Meunier : Au départ, il y avait une demande des éditions Milan, qui cherchaient de nouvelles premières lectures, sous forme d'histoires uniques. Dans le lot, j'ai écrit ce qui est devenu la première histoire de Taupe et Mulot, « Amoureux », et je pensais à ce moment-là l'illustrer moi-même. Mais j'ai vite senti que je tenais là un monde formidable, avec beaucoup de possibilités. Je l'ai alors envoyée à Benjamin, avec qui j'avais envie de travailler depuis longtemps, et ce projet-là me semblait l'occasion parfaite.

Benjamin Chaud : Henri avait déjà dans l'idée d'écrire trois histoires courtes. Ensuite, nous sommes allés ensemble voir les éditeurs, et nous avons affiné l'idée avec Sophie Giraud des éditions Hélium. J'avais déjà beaucoup travaillé avec elle, notamment sur la série *Pomelo* avec Ramona Bădescu. Dans le cas de *Taupe et Mulot*, elle souhaitait qu'il y ait plus de texte et moins de dessins. Mais Henri tenait à ce que nous conservions un équilibre, notamment parce que le personnage de Taupe étant aveugle, l'image vient dire autre chose que ce qui est présent dans le texte.

Henri, appréciez-vous l'exercice spécifique des « premières lectures » ?

H.M. : J'apprécie particulièrement d'écrire des textes courts. Dire beaucoup avec peu de mots, c'est intéressant et toujours délicat. Je m'interroge sans cesse sur ce qui fonctionne ou pas. Cela repose sur l'intelligence du lecteur, qui complète le récit dans sa tête.

L'éditeur s'est imposé, pour vous ?

H.M. : Hélium est l'éditeur de Benjamin. Pour ma part, mon éditeur de cœur reste le Rouergue, je travaille aussi beaucoup pour Actes Sud. Je n'aurais peut-être pas d'emblée pensé à Hélium pour *Taupe et Mulot*. Mais lorsqu'on apporte un projet à deux, 95 % de mon travail d'auteur est déjà fait. Les relations à venir se feront donc essentiellement entre l'illustrateur et l'éditeur. Il fallait qu'on travaille avec quelqu'un en qui Benjamin avait une totale confiance, et Sophie Giraud s'est imposée.

B.C. : Oui ! Sophie Giraud et moi travaillons ensemble depuis vingt ans, nous nous faisons confiance, d'autant plus qu'elle connaissait déjà le travail d'Henri Meunier. Je pense qu'au final nous sommes tous très contents de cette aventure. Pour ma part, je n'ai pas réfléchi en termes de « première lecture », j'ai travaillé comme je le fais d'habitude. Le vocabulaire d'Henri est très riche et sophistiqué, il y a un décalage intéressant à proposer dans les illustrations.

Est-ce que vous cherchez, avec ce décalage, à vous démarquer du texte d'Henri ?

B.C. : Je ne réfléchis pas comme ça. Le texte, ce n'est pas mon job. Avec Ramona, j'ai appris à faire confiance aux enfants. Même s'ils ne comprennent pas tout, ils comprennent le sens général. Au passage, ils enrichissent leur voca-

↑
© Benjamin Chaud.

bulaire. Mais il faut faire confiance au lecteur, et lui « donner du travail ». Après, moi, je dessine ce qui m'amuse, sans même réfléchir à l'âge auquel cela s'adressera.

L'illustration vient donc en dernier ?

B.C. : Oui, je ne fais pas de dessin tant que le texte n'est pas validé par l'éditeur. Mais Henri met souvent des didascalies, qui ne sont destinées qu'à moi, où il ajoute des indications du type « *Là, Taupe fera évidemment quelque chose de tout à fait différent avec son chapeau, une théière ou une chaussure...* ». C'est moi qui au final choisis le gag, mais Henri le suggère. Il est également illustrateur et a donc beaucoup d'idées graphiques, d'histoires muettes qui pourront se placer en arrière-plan... Il en propose régulièrement.

À l'inverse, est-ce que vous faites des propositions dans l'histoire ?

B.C. : Je ne crois pas. Je n'oserais pas. Lorsque je le reçois, le texte est déjà très travaillé, à l'image d'un château de cartes, et il suffirait d'en ôter une pour que tout s'écroule. Il arrive que Sophie Giraud intervienne dans le texte, moi je n'y arrive pas.

Henri, pourquoi avoir choisi de ne pas illustrer vous-même ?

H.M. : Dès que j'ai commencé à développer l'univers, j'ai abandonné l'idée de le faire moi-même. D'abord parce que j'adore travailler en collaboration, et celle avec Benjamin me tentait depuis longtemps. J'avais besoin de la qualité de son dessin, c'est une série qui se déroule au ras du sol, ce qu'il sait extrêmement bien mettre en scène. De plus, Benjamin a la capacité extraordinaire de traduire des émotions chez les personnages avec le dessin. Il parvient à transmettre tout ce que je ne dis pas dans le texte. C'est rare d'arriver à camper avec autant de grâce ce qui se passe à l'intérieur d'un personnage, juste avec un petit œil qui se lève, par exemple. J'étais très content qu'il accepte !

Benjamin, est-ce plus facile de travailler avec quelqu'un qui est déjà illustrateur ?

B.C. : Je ne me pose pas la question. J'aime travailler avec lui, il connaît le métier et je lui fais confiance. Je travaille également sur un projet de bande dessinée avec Joan Sfar (*ndlr : voir p. 133*), et la collaboration est très différente, il me prépare des brouillons, un peu comme un story-board. Pour lui c'est plus simple que de m'écrire : « *Première case, intérieur de la maison, ambiance de fin de journée, trois personnages* »... En cinq traits, il est beaucoup plus clair qu'avec des mots. C'est vraiment une question de confiance, je ne pourrais pas le faire avec n'importe qui. Quand c'est Joann Sfar, ça va. Quand c'est Henri également ! On s'entend bien, ce sont de belles rencontres. En général, je n'aime pas qu'on me dise quoi faire.

Pourquoi avoir choisi comme personnages une taupe et un mulot ?

H.M. : J'avais envie d'un personnage aveugle qui émergerait au début de la première histoire, persuadé d'arriver en plein jour alors qu'en fait il faisait nuit. D'où cette taupe fougueuse qui ignore avec superbe sa cécité. L'escargot est presque aveugle, lui aussi, mais personne ne le sait. Quant au mulot, c'est un animal qui cohabite très bien avec les taupes.

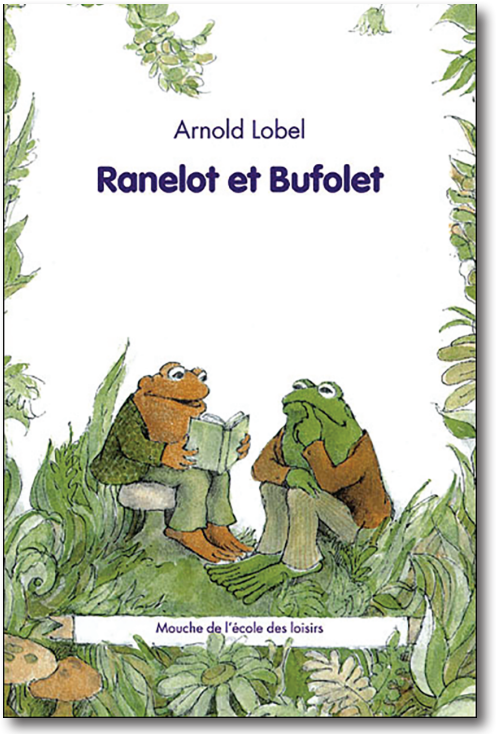
B.C. : J'ai réalisé ensuite que j'avais dessiné Taupe sous la forme d'une musaraigne avec des lunettes ! En lisant l'histoire, c'est comme cela que je me suis immédiatement représenté le personnage. Une vraie taupe aurait eu une toute petite tête pointue et de grosses pattes griffues. Mais je crois que cela ne gêne pas les enfants. J'ai un style de dessin qui permet ce type d'écarts sans que cela ne pose problème. J'espère du moins !

Il y a un côté très « nature du quotidien » dans ce choix des animaux.

H.M. : Oui, même si cela n'a pas été conscient. Ce qui compte avant tout, c'est leur amitié. Je ne voulais pas d'animaux avec des « super pouvoirs ». Leur pouvoir, c'est le vivre-ensemble. Benjamin et moi sommes tous les deux fascinés par la nature, nous sommes des contemplatifs.

Dès la couverture de *Taupe et Mulot*, la référence à *Ranelot et Bufolet* d'Arnold Lobel semble évidente.

B.C. : Henri avait envie de faire une grande histoire d'amitié, à l'ambiance chaleureuse, un bon



↑
Arnold Lobel : *Ranelot et Bufolet*, L'École des loisirs, 2007 (Mouche). Première parution dans la collection Joie de lire en 1971.

moment de lecture comme l'étaient les albums de Lobel, mais de manière un peu dépoussiérée. Ça m'est immédiatement entré dans la tête, j'ai eu l'image de *Ranelot et Bufolet* que j'avais beaucoup lu étant petit. Nous n'avons pas cherché à en faire une copie, mais l'influence est clairement revendiquée. Nous recherchions les mêmes émotions de lecture.

L'amitié et la complicité sont des thématiques très prisées par les enfants dans les premières lectures. Est-ce que vous vous étiez fixés des critères précis ?

B.C. : Henri est un habitué du format « premières lectures ». Pour ma part je ne me suis pas posé la question. Mais le sujet de l'amitié correspond bien à ce public cible : il arrive avant les histoires d'amour, après celles liées aux parents… C'est ce qui m'a plu tout de suite. Henri et moi avons des amis communs qui nous inspirent pour l'écriture de nos personnages, surtout Mulot. Mais je ne réfléchis pas tant que ça en dessinant. J'essaie de me rémémorer mes lectures de Lobel lorsque j'étais enfant.

Les quatre premiers tomes représentent chacun une saison de l'année.

B.C. : Au-delà des saisons, ce sont douze mois ! La première histoire se déroule en avril, la deuxième en mai, et ainsi de suite. C'est l'idée d'Henri, et cela complique tout changement dans l'ordre des histoires.

H.M. : Au début, le projet proposé à Sophie n'était constitué que d'un seul livre. C'est elle qui nous a proposé de le développer en petite série. Et en effet, en termes de narration, je n'imagine pas beaucoup de limites à l'idée de continuer de faire vivre ces deux personnages. J'ai donc proposé à Benjamin, puis à Sophie, d'en faire quatre tomes, un pour chaque saison. Ce n'était pas prémédité, mais les trois premières histoires se situaient toutes au printemps. Nous avons donc pris le concept de « saison » au pied de la lettre ! Notre idée de départ était d'en faire quatre. Puis Sophie nous a proposé de poursuivre. J'ai un peu hésité, car je trouvais jolie cette idée de quatre livres. Mais on s'amusait beaucoup à les faire, et il fallait aussi écouter l'accueil très positif du public. Donc nous sommes repartis pour un tour. Les mulots vivent en moyenne deux ans, c'est cohérent ! Mais c'est un dilemme, nous ne voudrions pas que les personnages perdent de leur éclat.

B.C. : Dès qu'on s'ennuiera, on arrêtera.

Est-ce que ce passage du temps laisse présager un vieillissement des personnages, un passage du temps dans leur vie ?

B.C. : C'est une série, donc il n'y aura pas de transformation radicale des personnages. Mais dans le premier tome, Taupe se marie, alors que dans le deuxième il n'est plus marié. Dans le nouveau tome, ils adoptent une larve de mouche, qui devient un bébé mouche, ce qui permet d'aborder la parentalité. C'est plutôt Taupe qui s'en occupe, mais à côté de cela c'est Mulot qui fait tout… À la fin du livre, la mouche s'envole, et elle ne reviendra pas dans le tome suivant. Dans le sixième, en cours d'écriture, ce sera au tour de Mulot, pour la première fois, d'avoir besoin d'aide, ce qui nous permet d'inverser les rôles entre les personnages. Donc oui, ils grandissent et évoluent !

↑
Henri Meunier, ill. Benjamin Chaud : *Taupe et Mulot : Bonnet blanc et blanc bonnet*, Hélium, 2021.

Comment aborde-t-on le temps long d'une série lorsque les lecteurs grandissent et s'en iront sans doute en cours de route, alors que d'autres prendront le relais ?

B.C. : Je le vois avec *Pomelo*. Nous avons commencé la série en 2002, les premiers lecteurs de la série ont donc aujourd'hui 27 ans ! Le lectorat jeunesse se renouvelle tout le temps. C'est amusant, sur les salons du livre, de voir des ados émus de retrouver *Pomelo* qu'ils lisaient petits.

Et du côté éditorial, comment se profile l'avenir de *Taupe et Mulot* ?

B.C. : Le cinquième tome est toujours composé de trois histoires, mais celles-ci sont liées entre elles dans un seul récit, ce qui n'était pas le cas des premiers livres. Henri avait tout de même prévu douze histoires séparées dans le cas où Sophie Giraud n'aurait pas été d'accord avec cette évolution.

Bien que *Taupe et Mulot* soit très référencé, cela ne ressemble pourtant à rien de ce qui se fait aujourd'hui. Vouliez-vous vous différencier des autres premières lectures ?

H.M. : L'idée était de créer un pont entre la première lecture et l'album, ce qui n'existait pas vraiment. Il y avait tous les outils de l'album, avec la narration par l'image, et une narration par les mots. Dans les premières lectures, celle-ci prend généralement le dessus sur l'image, qui est plus illustrative que narrative. Ici, l'illustration porte la narration à part égale. Sophie a d'abord essayé de nous faire pencher d'un côté ou d'un autre, mais on a tenu bon.

Il y a une vraie qualité du papier, tant pour la couverture que pour les pages intérieures. L'impression sur papier mat permet d'être accessible aux DYS. Est-ce vous ou l'éditrice qui avez fait ce choix ?

B.C. : Je travaille presque toujours sur le même papier, qui est celui-là. Je ne supporte pas le papier brillant. Mes deux enfants sont dyslexiques…

H.M. : Je le suis moi aussi ! De mon côté, j'ai des exigences sur le choix du papier lorsque j'illustre, moins lorsque j'écris. Sur *Taupe et Mulot* j'ai laissé la discussion entre Benjamin et Sophie. La typo, c'est l'éditrice qui nous l'a proposée, elle sait y faire ! Le choix du papier gaufré, c'était son idée, et ça rajoute beaucoup à la qualité de l'objet.

Le format lui-même détonne par rapport aux autres premières lectures. Le genre est finalement très formaté, on en oublie que d'autres propositions sont possibles !

H.M. : Nous voulions que ce soit un peu plus grand qu'une première lecture classique parce que l'image y est fortement narrative.

B.C. : Sophie nous a conseillés sur le format, sur la couverture souple… Nous, nous avions en tête un format un peu joli, comme les livres d'Arnold Lobel, mais sur ce coup-là Sophie nous a trouvés un peu « vieillots », ce qui nous a bien sûr beaucoup vexés !

La série est-elle traduite ?

H.M. : Oui, il y a déjà des traductions en espagnol, en italien, en grec, en chinois, en coréen et en russe.

Vous travaillez ensemble ou à distance ?

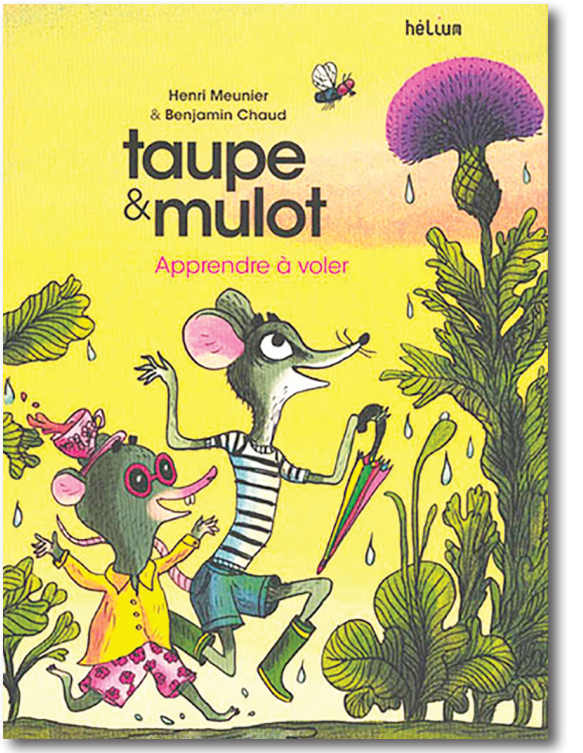
B.C. : J'habite dans la Drôme, Henri est à Toulouse, donc nous nous voyons sur des salons du livre. On en profite pour boire des cafés et discuter des prochains tomes. Sinon, nous discutons surtout par mail : lui m'envoie l'histoire en premier, je la lis et lui fais des retours, et lorsque nous sommes d'accord, Henri envoie le texte à l'éditrice.

C'est un avantage d'être séparés géographiquement pour collaborer ?

H.M. : J'ai partagé un atelier pendant plusieurs années avec Régis Lejonc, ce qui nous a permis de beaucoup travailler ensemble. Ça permet d'avancer différemment. Avec Benjamin, nous échangeons des mails, des coups de fil. Dans mes collaborations avec Nathalie Choux, c'est un mélange des deux. Tout est une question de duo. Il n'y a pas de règles.

B.C. : C'est en effet du cas par cas. Pour *Pomelo*, Ramona et moi travaillons d'abord ensemble pendant quelques jours pour déterminer un thème, moi en dessinant et elle en écrivant, et ainsi faire la genèse de l'album. Ensuite, elle va affiner de son côté le texte et moi je dessine chez moi. J'ai besoin d'un temps de travail solitaire, pendant lequel il ne serait pas possible pour moi de collaborer. Avec Henri, j'ai l'impression que chaque fois que nous nous envoyons quelque chose, il n'y a pas grand-chose à reprendre, ça fonctionne bien ! ◆

Interview menée le 25 mai 2022.

→ © Benjamin Chaud.

↓ Le cinquième tome est paru en juin 2022.